

CYRIL MORANA
ÉRIC OUDIN

PRÉFACE D'ANDRÉ COMTE-SPONVILLE

Petite philosophie de

L'ART

de Platon à Deleuze

● Éditions
EYROLLES

Petite philosophie de L'ART

La collection « Petite philosophie des grandes idées » retrace, à travers la présentation d'une dizaine de penseurs majeurs, le destin d'un concept-clé. Ainsi, ce livre raconte l'histoire de l'idée de l'art, de l'Antiquité à nos jours : chaque chapitre est consacré à la pensée d'un philosophe dont l'auteur dégage les lignes de force. Illustré de citations de référence et d'exemples d'œuvres d'art, ce guide constitue une approche vivante et efficace de l'histoire de la pensée philosophique.

- ❑ **PLATON** : l'art rejeté
- ❑ **ARISTOTE** : l'art qui imite et purifie
- ❑ **PLOTIN** : la beauté des arts
- ❑ **DIDEROT** : l'art réaliste, vertueux et national
- ❑ **BURKE** : la beauté au pluriel
- ❑ **KANT** : la beauté impure de l'art
- ❑ **HEGEL** : l'art comme manifestation de l'esprit
- ❑ **NIETZSCHE** : la puissance de l'art
- ❑ **BERGSON** : l'art comme perception délivrée
- ❑ **ALAIN** : l'art dans tous les sens du terme
- ❑ **MERLEAU-PONTY** : l'art sensible
- ❑ **DELEUZE** : l'art comme résistance

Cyril Morana enseigne la philosophie au lycée Joliot-Curie de Rennes et à l'Université de Rennes 2. Il est déjà l'auteur de plusieurs ouvrages dont *La liberté*, *La justice* ou encore *Découvrir la philosophie antique* chez Eyrolles.

Éric Oudin est agrégé de philosophie. Il enseigne en classes préparatoires aux grandes écoles au lycée Michelet de Vanves. Il est déjà l'auteur de plusieurs ouvrages dont *Le bonheur* et *La liberté*, dans la même collection.

www.editions-eyrolles.com
Éditions Eyrolles | Diffusion Geodif

Studio Eyrolles © Éditions Eyrolles
Illustration de couverture © HiSunnySky /Shutterstock

Code éditeur : 657305
ISBN : 978-2-212-57205-3



Petite philosophie de
L'ART
de Platon à Deleuze

Éditions Eyrolles
61, Bd Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05
www.editions-eyrolles.com

Chez le même éditeur, dans la même collection :

L'amour

L'amitié

Le bonheur

Le corps

Le désir

La justice

La liberté

Le plaisir

La religion

Mise en pages :

Le Bureau des Affaires Graphiques

Corrections :

Bertrand Vauvray

Véronique Pruvot

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre Français d'Exploitation du Droit de Copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Groupe Eyrolles, 2010

© Éditions Eyrolles, 2020 pour la nouvelle présentation

ISBN : 978-2-212-57305-3

À l'occasion de ce troisième tirage, cet ouvrage bénéficie d'une nouvelle couverture. L'essentiel du texte et des illustrations reste inchangé.

CYRIL MORANA
ÉRIC OUDIN

PRÉFACE D'ANDRÉ COMTE-SPONVILLE

Petite philosophie de
L'ART
de Platon à Deleuze

● Éditions
EYROLLES

Sommaire

Avant-propos.....	7
1-Platon ou l'art rejeté.....	15
Pour commencer	16
Qu'est-ce que le beau ?	16
Beauté sensible et beauté intelligible : le masque et l'indice.....	23
La condamnation philosophique de l'art.....	29
2-Aristote ou l'art qui imite et purifie	35
Pour commencer	36
La conception aristotélicienne de l'art	36
L'essence de l'art : l'imitation	38
Beauté, ordre et étendue.....	41
La <i>catharsis</i> : l'art comme purification des passions	42
3-Plotin ou la beauté des arts.....	47
Pour commencer	48
Plotin, philosophe de l'Un.....	48
Le beau et ses manifestations	50
4-Diderot ou l'art réaliste, vertueux et national	55
Pour commencer	56
Origine et usage de l'art.....	57
Naissance de la critique d'art	58
Peinture, morale et politique.....	64
5-Burke ou la beauté au pluriel.....	69
Pour commencer	70
La beauté réside-t-elle dans l'harmonie et la proportion ?	70
La beauté imparfaite.....	73
La pluralité des esthétiques	76
6-Kant ou la beauté impure de l'art.....	81
Pour commencer	82
Le jugement esthétique.....	83
À chacun son goût ?	87
Beau naturel et beau artistique	95

7-Hegel ou l'art comme manifestation de l'esprit	103
Pour commencer	104
Le spirituel sensibilisé	105
Le sensible spiritualisé	108
L'idéalisme esthétique.....	114
8-Nietzsche ou la puissance de l'art	123
Pour commencer	124
Vie et vérité	124
Art et tragédie.....	128
9-Bergson ou l'art comme perception délivrée	133
Pour commencer	134
L'artiste est un voyant.....	134
La question de la perception.....	137
Idéalisme et réalisme, art et nature.....	142
10-Alain ou l'art dans tous les sens du terme	147
Pour commencer	148
La folle du logis.....	149
L'artiste et l'artisan.....	153
11-Merleau-Ponty ou l'art sensible	161
Pour commencer	162
L'art comme accès à l' « il y a ».....	162
Le corps et la vision.....	165
Art et métaphysique.....	169
12-Deleuze ou l'art comme résistance	173
Pour commencer	174
Qu'est-ce que la philosophie ?.....	175
Les idées de l'art	177
Création et résistance	179
Bibliographie commentée.....	182
Ouvrages généraux sur la philosophie de l'art.....	185

Avant-propos

C'est au XVIII^e siècle que les « beaux-arts » deviennent, en tant que tels, objets de réflexion philosophique. Jusque-là, ils ne sont guère distingués de ce que nous appelons les techniques et que l'on appelle encore les arts : l'artiste est un homme de l'art au même titre que l'artisan. Quand Leonard de Vinci proclame que la peinture est une « chose mentale », c'est qu'il revendique pour elle une dignité supérieure à celle que l'on accorde alors aux arts mécaniques dans lesquels on la classe. Il ne saurait donc y avoir, à proprement parler, de « philosophie de l'art » avant le XVIII^e siècle, en tout cas au sens que nous donnons à ce mot. De Burke à Gilles Deleuze, nous proposons neuf étapes de cette réflexion sur les beaux-arts.

Il nous a toutefois semblé que cette philosophie des beaux-arts ne serait pas pleinement intelligible sans un exposé préalable de ce que les Anciens ont pensé de ces arts qui n'étaient pas encore pour eux des « beaux-arts ». Notre parcours commence donc par trois noms qui s'imposent d'eux-mêmes : Platon qui est le premier philosophe à faire du beau un objet d'interrogation philosophique et dont les concepts traverseront toute la philosophie de l'art ; Aristote, ne serait-ce que parce que l'art occidental, tout au long de son histoire, a repris sa définition de l'art comme « imitation de la nature » ; Plotin, enfin, parce qu'il est peut-être le premier qui reconnaisse aux arts la puissance de manifester la beauté.

Bien des philosophes manquent dans cet ouvrage qui se veut d'initiation. Tel ou tel choix sera jugé contestable et l'est certainement. Les exposés proposés ne prétendent même pas à l'exhaustivité. Nous avons plutôt essayé, pour chaque philosophe, de dégager ce qui, dans sa réflexion sur l'art, était le plus pertinent par rapport à la problématique qui est la sienne. Pour donner un exemple, on ne trouvera pas ici d'exposé de la classification des beaux-arts que propose Alain : il nous a semblé préférable d'insister sur ce qui est le plus original, à savoir la critique de l'imagination et la définition conséquente de l'artiste comme homme de l'art, « artisan d'abord ». Nous nous sommes efforcés également à la plus grande diversité possible dans les arts

évoqués. La philosophie de l'art n'a, en effet, que trop tendance à être une philosophie de la peinture ! C'est pourquoi il nous a paru souhaitable, dans le chapitre consacré à Nietzsche d'insister sur l'analyse de l'opéra wagnérien comme renaissance de la tragédie grecque, ou dans celui sur Gilles Deleuze, de privilégier les exemples consacrés au cinéma.

Préface

Il y a du mystère dans l'art. C'est peut-être ce qui agace ou dérouté les philosophes. Pascal l'a énoncé crûment : « Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire point les originaux ! » On dira que cela ne vaut que pour (ou plutôt contre) l'art figuratif... Peut-être. Mais il est douteux que le génial auteur des *Pensées* ait vu, dans la musique de son temps, ou aurait vu, dans l'art abstrait du nôtre, autre chose que des divertissements somme toute secondaires. Quoi de plus vain, pourrait-il demander, qu'une musique ou une peinture qui ne ressemblent à rien ? Misère de l'homme sans Dieu ; misère de l'art sans religion.

Pascal n'est qu'un exemple. Tout se passe comme si les philosophes, face à l'art, se sentaient en position de danger ou de rivalité. Même Épicure, qui n'était guère religieux, se méfiait des artistes. Trop d'imaginaire, trop de passions, trop de désirs vains... Et que dire de Platon, qui chassait le poète de la Cité, d'Aristote, qui vouait l'art à la seule imitation, fût-elle purifiée et purifiante, de la nature, ou encore de Kant, qui s'intéresse au beau plus qu'à l'art, au jugement plus qu'à l'émotion, et qui préférerait la pure beauté de la nature à celle, toujours suspecte d'impureté, voire d'immoralité, que nous offrent les artistes ? Même Hegel, si pénétrant pourtant, si puissant, si *connaisseur*, et quoiqu'il mette l'art plus haut que la nature, n'y voit qu'un premier degré, d'ailleurs définitivement dépassé, dans la marche de l'esprit – lequel ne s'exprime dans un matériau sensible (l'œuvre d'art) que faute d'avoir atteint la parfaite conformité avec lui-même, telle qu'elle se donne dans la religion (spécialement chrétienne) ou, mieux encore, dans la philosophie (spécialement hégélienne)... Ces philosophes n'en sont pas moins d'immenses génies, qui donnent beaucoup à penser, y compris sur l'art. C'est le privilège du génie peut-être : qu'il n'a pas besoin d'avoir raison pour être éclairant (« une erreur de Descartes, disait Alain, vaut mieux qu'une vérité d'écolier »), ni qu'on soit d'accord avec lui pour s'enrichir à sa fréquentation. On ne pense pas tout seul, ni seulement en approuvant. Il faut aussi se confronter à la pensée des autres, les affronter, et tant mieux s'ils nous surpassent

sans toujours nous convaincre. L'esprit n'en est que plus libre de chercher sa voie, parmi les traces que d'autres ont laissées, de la suivre, de l'inventer parfois, et c'est la philosophie même. L'excellent livre de Cyril Morana et d'Éric Oudin, si dense, si clair, si riche, malgré sa brièveté, en offre une nouvelle confirmation. Il rend aux grands philosophes le seul hommage qu'ils requièrent, celui d'une lecture attentive et exigeante. C'est ce qui permet de mesurer la profondeur de leurs analyses, la puissance de leurs concepts, la variété, souvent conflictuelle, de leurs points de vue (Aristote s'oppose à Platon, Hegel à Kant, Alain à Bergson...) et même, c'est plutôt rassurant s'agissant d'art, de leurs goûts. Un tel ouvrage donne envie de lire les philosophes, c'est la moindre des choses, mais aussi d'aller au musée, au concert ou au cinéma. Tant de beautés ! Tant de travail ! Tant d'intelligence ! Le passé, pour l'art comme pour la philosophie, ne passe pas – ou plutôt il passe (Aristote ou Monteverdi sont à jamais derrière nous) mais reste indéfiniment disponible : une vie ne suffira pas à admirer ces innombrables chefs-d'œuvre que trois mille ans de civilisation (sans parler de l'art préhistorique) nous ont légués. C'est comme le sillage de l'humanité, dans l'océan du temps, mais qui serait aussi son sommet. Il y a du mystère dans l'art comme il y en a dans la philosophie, et c'est le même peut-être : que la vérité puisse être cause de plaisir ou d'émotion, que le plaisir ou l'émotion puissent être véridiques, que ce qu'on reconnaît comme réel (« oui, c'est bien ça, c'est exactement ça ! ») nous réjouisse ou nous bouleverse (vérité de Schubert, vérité plus haute encore de Mozart !), enfin que l'illusion même puisse nous aider à « ne pas mourir de la vérité », comme disait Nietzsche, voire à l'aimer et à en vivre. C'est ce qu'on appelle l'esprit, et il n'existe, en tout cas ici-bas, qu'incarné dans un corps ou une œuvre.

Quels philosophes ? Nos deux auteurs en ont retenu douze (ils ne pouvaient guère, dans un format si court, aller au-delà), de Platon à Deleuze. « Choix contestable », reconnaissent-ils dans leur avant-propos. Ils le sont tous. Mais choix excellent, en l'occurrence, où je ne déplore pour ma part que deux absences, celles de Schopenhauer et de Heidegger (penseurs plus décisifs, y compris s'agissant d'art, que Burke ou Merleau-Ponty), lesquelles

ne remettent nullement en cause la richesse et la cohérence de l'ensemble. On y trouvera l'essentiel de ce qu'on peut appeler la philosophie de l'art, exposé avec autant de rigueur que de pédagogie. Les chapitres sur Kant et Hegel, qui sont le passage obligé de toute esthétique, sont les plus longs, et c'est justice. Mais celui sur Nietzsche, malgré sa brièveté, ceux sur Bergson ou Alain, dont on pouvait craindre qu'ils ne fussent oubliés, sont tout aussi éclairants. L'ensemble rendra de grands services, et pas seulement aux lycéens ou étudiants. Le grand public cultivé, celui qui s'intéresse à l'art, et les artistes, s'ils s'intéressent à la philosophie, trouveront là de quoi nourrir leurs réflexions et faire vaciller, peut-être, quelques-unes de leurs évidences.

J'évoquais la formule fameuse de Hegel, qui sonne comme un couperet : « L'art, quant à sa destination la plus haute, est et demeure pour nous une chose du passé. Il a perdu tout ce qu'il avait d'authentiquement vrai et vivant. » On peut estimer, et légitimement, que les œuvres de Beethoven ou Hölderlin, ses compatriotes et contemporains, lui donnaient tort, comme *a fortiori* (parce qu'elles lui sont postérieures) celles de Van Gogh ou Rilke, Tchekhov ou Stravinski, Rodin ou Proust, Bergman ou Kurosawa... Voyez ces foules qui se pressent – aujourd'hui bien plus qu'au XIX^e siècle – dans les musées, y compris d'art moderne ! Que cela ne suffise pas à réfuter Hegel, j'en suis d'accord, mais relativise pourtant la portée de son diagnostic. L'art n'a pas cessé de plaire, ni de fasciner, ni de donner à méditer, à aimer, à jouir... Il m'arrive comme à d'autres, devant ce qu'est devenu l'art contemporain, de me répéter la phrase de Hegel, non sans quelque nostalgie ou perplexité. Mais j'y vois, lorsque j'y réfléchis, une part d'injustice. Les chefs-d'œuvre innombrables que l'humanité a accumulés, en quelque trois mille ans, font comme une masse énorme, inépuisable, indépassable, à côté de quoi chaque nouvelle œuvre, dans sa singularité matérielle et presque anecdotique, peut sembler dérisoire ou superflue. C'est ce que j'ai appelé, il y a longtemps, songeant à Marx, la « baisse tendancielle du taux de création » : chaque œuvre nouvelle, fût-elle intrinsèquement réussie, ajoute proportionnellement de moins en moins de valeur au capital artistique accumulé, de sorte que la suraccumulation

des œuvres passées ne peut guère aller, comme en économie, sans la dévalorisation de chaque nouvelle production³. Imaginez la Grèce, lorsque l'*Iliade* paraît. La scène poétique en est totalement et définitivement bouleversée. Cela n'arrivera plus. Aucun poète, jamais, n'aura l'importance d'Homère, aucun musicien celle de Bach, aucun sculpteur celle de Phidias ou Michel-Ange, aucun peintre celle de Giotto ou Rembrandt. Que ferait un tableau de plus, à celui qui en posséderait des millions ? Nous sommes, par nos musées, ces millionnaires repus. On aurait tort de s'en plaindre (pouvoir jouir de l'art passé est une chance merveilleuse), comme de le reprocher à nos artistes, qui n'y peuvent mais. Est-ce leur faute s'ils sont nés si tard, s'ils sont nos contemporains, non ceux de Socrate ou Montaigne, si la grandeur des commencements leur est interdite ? Que peut le « travail vivant », comme disait Marx, face à trente siècles de chefs-d'œuvre immortels ? De là, chez certains artistes, la tentation de faire tout autre chose, pour éviter les comparaisons. Et le découragement d'autres, qui ne veulent ni faire n'importe quoi, on les comprend, ni se résigner à refaire ce qui a déjà été fait. Cela ne condamne pas l'art vivant, tant s'en faut, mais le rend sans doute plus difficile que dans les siècles passés – justement parce que ces siècles, en art, demeurent accessibles (dans nos musées, nos médiathèques, nos salles de concerts ou de cinéma), et surplombent tout présent possible du haut de leur éternité nécessaire. Ajoutez à cela le poids de l'argent, du marché, des médias, des coteries, des institutions, des pouvoirs, et vous aurez une idée de ce qui pèse sur nos artistes. Nietzsche, mieux que Hegel peut-être, l'avait pressenti. Quelque chose s'est produit, dans nos sociétés démocratiques, qui vient bouleverser notre rapport à l'art : « La critique donna le ton en matière de théâtre et de concert, le journaliste domina l'école, la presse régna sur la société, et l'art dégénéra en un divertissement du plus bas étage ; la critique esthétique devint l'instrument d'une sociabilité vaniteuse, dissipée, égoïste, misérablement vulgaire ;

3. Voir mon *Traité du désespoir et de la béatitude*, t. 1 (*Le mythe d'Icare*), Puf, 1984, chap. 3, « Les labyrinthes de l'art », section IX (p. 337 à 342 de la rééd. en un seul volume, coll. « Quadrige », 2002). C'était bien sûr une référence, qui n'est qu'analogique, à la loi, chez Marx, de « la baisse tendancielle du taux de profit » : voir *Le Capital*, livre III, 3^e section.

si bien qu'on n'a jamais autant parlé d'art, ni fait si peu de cas de lui⁴. » Il faut beaucoup de courage aux artistes d'aujourd'hui pour affronter un tel climat, surtout s'ils sont sincères, et un mélange, nécessairement rare, d'audace et d'humilité. Cela ne tient pas lieu de génie ? J'entends bien. Mais aucun génie ne saurait s'en passer.

J'aime que cette « Petite philosophie de l'art », au-delà de sa visée pédagogique, permette de se poser ce genre de question. Par les confrontations qu'ils suggèrent avec l'art moderne, sinon avec l'art contemporain, nos deux auteurs ouvrent plusieurs pistes de réflexion, qui pourront aider artistes et amateurs à prendre, sur l'art en général et sur celui d'aujourd'hui en particulier, un recul salutaire. Que le grand art soit définitivement derrière nous, je n'en crois rien. Mais cela ne signifie pas que tout ce qui est devant nous, même célébré, même payé à prix d'or, soit grand. À chacun d'en juger, c'est ce qu'on appelle le goût, ou le dégoût. Kant a bien montré que nos jugements esthétiques sont sans preuve (« on ne dispute pas du goût »), mais n'en tendent pas moins vers un horizon au moins possible d'universalité (ce qui permet d'en discuter). C'est par quoi tout chef-d'œuvre, en art, est paradoxal : subjectif comme un plaisir ou une émotion, universel comme une vérité, à la fois limité et inépuisable (ouvert à l'infini des sensations, des émotions, des interprétations), comme écartelé toujours entre l'histoire et l'éternité, entre la chair et l'esprit, entre le réel et l'imaginaire, entre le travail et l'inspiration, entre le secret et le spectacle, entre le plus intime et le plus vaste, entre l'inconscient et le sublime, entre le plus obscur et le plus éblouissant... Il y a du mystère dans l'art, et ce mystère nous ressemble. Cela fait comme une lumière dans notre nuit, où c'est la nuit qui nous éclaire. C'est qu'il y a du mystère aussi dans le monde, ou plutôt que le monde même est mystère, et l'homme. C'est ce que les arts nous rappellent, par quoi ils touchent à la métaphysique, et que les philosophes auraient bien tort d'oublier.

André Comte-Sponville

4. *Naissance de la tragédie*, § 22.

1 / **Platon**

ou l'art rejeté

Pour commencer

Platon est né en 427 av. J.-C. dans une famille noble d'Athènes. Le grand événement qui décide de sa vocation est sa rencontre avec Socrate dont il devient le disciple. À la mort de ce dernier, en 399 av. J.-C., Platon commence une œuvre importante qui est d'abord entièrement vouée à rapporter l'enseignement de son maître et à le réhabiliter aux yeux des Athéniens. Après une série de voyages qui l'ont conduit de Mégare à la Sicile en passant par l'Égypte, de retour à Athènes, Platon fonde l'Académie en 387 av. J.-C. Première grande école du monde antique, au fronton de laquelle Platon fera inscrire « Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre », avec des salles de cours et une bibliothèque, Platon y enseignera jusqu'à sa mort, en 347 av. J.-C.

À trois reprises, en 388, en 367, puis en 361 av. J.-C., Platon se rend en Sicile. Lié d'amitié à Dion, conseiller de Denys l'Ancien, tyran de Sicile, il tente de convertir à la philosophie ce dernier, puis son fils qui lui succède sur le trône. En vain : chaque voyage est un échec. L'un d'entre eux faillit coûter cher à Platon : vendu comme esclave à Égine, il fut reconnu par un compatriote et racheté (388 av. J.-C.). S'il n'a pas eu une action politique couronnée de succès, Platon n'en a pas moins durablement influencé la politique occidentale par les œuvres majeures que sont *La République*, *Le Politique* ou *Les Lois*.

Qu'est-ce que le beau ?

Platon, un pionnier paradoxal

Platon est le premier philosophe qui fasse de l'esthétique l'objet d'une enquête explicite. Avant lui, les présocratiques se sont intéressés aux principes élémentaires de la nature ou aux fondements des lois, mais aucun d'entre eux ne s'est demandé ce qu'est le beau en tant que tel. Chez Platon, l'interrogation sur le beau est si importante qu'elle est exemplaire de l'interrogation philosophique elle-même, c'est-à-dire de la quête des essences ou Idées qui constituent le fond de toute réalité. Alors qu'il